

*Mercredi 8 février*

Le soleil brille sur Maisonneuve. Nous sommes en février. Il fait froid, très froid et le thermomètre s'en veut de flirter avec les six degrés en dessous de zéro.

Le pays tout entier est écrasé sous la neige : routes bloquées, voitures abandonnées, voyageurs réfugiés. Chez nous au sud, pas un flocon, même pas le soupçon d'une chute de neige. Le mois de janvier a été doux, trop doux. Janvier aux balcons, février aux tisons.

Le jardin dort et David, le jardinier, ne le réveille pas. Il y a quelques semaines les lilas étaient en bourgeons, les arbres fruitiers étaient prêts de fleurir au grand souci des cultivateurs qui craignaient le gel. Ils avaient raison.

Dans la maison, la chaudière au bois ronronne, la cheminée nous enveloppe de sa chaleur sereine, le chat dort sur le canapé.

Alan regarde un match de rugby sur le petit écran et moi, Éléonore, je lis.

Tout est si paisible en ce jour qu'il semble que cela ne puisse durer.



# 1 – Mise en bouche

*Jedi 9 février*

Ce matin, le froid est sibérien sinon polaire. Moins six sur la terrasse, moins quinze ressentis grâce au vent glacial. Le ciel est d'un bleu de banquise. Tiens, bleu de banquise, cette couleur me rappelle quelqu'un, les yeux de quelqu'un. Vous vous souvenez chers lecteurs. Bien sûr, le commissaire Deleuze. Cet homme compétent, un être filiforme et pauvrement chevelu, notre ami au cours de nombreuses enquêtes. Plusieurs mois sans nouvelles. Ne se passerait-il rien dans nos terres asséchées ?

Nous décidons ce matin de rejoindre Ruoms. Je dois aller à la librairie Ex-libris qui est tenue avec cœur et chaleur par Pascale, grande dame dans tous les sens du terme. Je lui demande conseil pour fournir à mes donzelles (mes trois petites-filles) de la bonne lecture d'adolescentes. Avec succès puisqu'elles en redemandent.

Alan à l'extrême élégance de faire tourner le moteur de sa Mini rouge au toit blanc pour que ma vieille carcasse ne craque pas sous l'effet du froid. J'ai toujours mille choses à faire avant de partir. Courir après mes lunettes, puis mon porte-monnaie. Mettre mes chaussures, enfiler ma veste et mes gants, donner à manger à Dagobert qui miaule de désespoir.

— Dagobert ! Tu devrais t'exprimer comme un félin normal ! Tu ne miaules pas, tu croasses !

Je lui inflige une tape sur la tête. Il s'aplatit, me regarde.  
« Je miaule comme je peux et quand je veux ! »

Je suis pressée, je n'insiste pas. Dagobert est un chat rouquin de douze ans, totalement inintéressant mais d'une grande gentillesse.

Je file m'asseoir à côté d'Alan et nous partons.

La ligne droite entre la croisée de Jalès et Grospierres est sans surprise, sauf sur notre gauche, une assemblée de mouettes couchées sur la terre d'un champ fraîchement labouré. Elles sont bien une cinquantaine. Leurs plumes grises et blanches dans la lumière matinale sur le fond ocre du sol sont scintillantes, chaudes de vie alors que tout semble mort autour d'elles. Une mort provisoire, un sommeil profond qui anguisse. L'air est tellement sec que malgré le gel, il n'y a pas une trace de cristaux ni sur les arbres ni sur les champs. Seul le Chassezac, témoin sincère, offre au regard de larges plages prises par le gel.

Après Grospierres, la route virevoltante est bordée d'un profond fossé chargé de drainer les eaux de pluie. D'habitude je n'y prête aucune attention mais ce jour-là, je l'observe et me fais la réflexion : on pourrait dissimuler beaucoup d'objets interdits, vieilles bouteilles, chiffons...

— Et même un cadavre ! dis-je à voix haute.

Alan sursaute.

— Pardon !

— Je me disais que dans ces fossés profonds qui longent la route, on pourrait facilement jeter un corps, invisible de la chaussée.

— Drôle d'idée ! Tu es en manque de trame policière ?

— J'avoue que le silence du commissaire m'intrigue.

— Pourquoi ne pas lui téléphoner ?

— Je n'ai rien à lui dire.

Nous nous sommes garés devant la librairie, sur un stationnement interdit, devant un portail privé d'une maison privée.

— Je t'attends, dépêche !

J'entre dans la boutique. Après les salutations amicales et d'usage, je récupère les deux livres commandés par la bibliothèque de Chandolas (dont je suis une des bénévoles).

À ce moment, Alan pousse la porte, les cheveux en bataille, l'œil bleu noir. Il y a ce jour-là un vent violent qui s'engouffre dans la rue Nationale.

— Je suis en panne ! Je n'ai plus de batterie !

Pascale, très sèche :

— Je n'aime pas ce genre de plaisanterie ! Et n'oubliez pas de fermer la porte !

— Mais c'est pourtant vrai ! Y a-t-il un garage dans le coin ?

Notre libraire se radoucit :

— Bon ! Oui, il y en a un, juste au bout de la rue Nationale. Fermez cette fichue porte !

Effectivement la porte d'entrée du magasin ne résiste pas aux assauts de la bise. Il faut la claquer très fort.

Alan disparaît. Je le suis (après avoir claqué violemment la porte). Le vent nous pousse comme un fou.

Le garage, un roman. Une dame imposante et charmante nous reçoit dans son bureau qui ressemble plus à un bazar hétéroclite qu'à une sévère officine. Nous expliquons notre souci :

— Mon mari n'est pas là. Il a gardé toutes les clés de toutes les voitures dans sa poche, il va m'entendre je peux vous le dire ! Ce n'est pas possible, un homme pareil. En plus, voyez, il ne répond pas au téléphone.

— Comment faire ? demandons-nous timidement.

— Oh ! Il n'est pas loin. Il va arriver. Qu'est-ce que je vais lui passer ! Attention madame, vous allez vous griller !

Je m'étais approchée du radiateur à résistances, branché sur une bonbonne de gaz, pour me réchauffer.

Le mari arrive sur ces entrefaites, tout sourire.

— Tu as les clés dans ta poche ! Ces messieurs dames sont en panne et toi tu gardes les clés !

L'homme se met à rire, sa femme baisse la tête et sourit.

Alan repart à toute allure vers sa chère Mini.

— Je vais vérifier que l'habitante de la villa n'est pas prisonnière derrière son portail privé.

Je monte à côté du garagiste dans son quatre-quatre et nous contournons le village (sens interdit oblige) pour rejoindre Alan et son petit carrosse blessé.

L'homme aux clés dans la poche se pose à côté de la Mini, au milieu de la rue Nationale. Il laisse tourner son moteur, plusieurs voitures sont bloquées derrière lui pendant que je me jette dans la librairie, le rouge au front, ramasser mon sac de livres et saluer Pascale. Je n'ose imaginer ce qui se passe dans la rue Nationale et pourtant, lorsque je ressors, plus de quatre-quatre, plus de Mini, à peine deux minutes se sont écoulées.

Le vent me gifle à nouveau lorsque je rejoins Alan sous l'abri encombré de la dame garagiste.

— Éléonore, tu pourrais me dire où tu vas... Tu as disparu...

Bon, n'insistons pas. Nous rentrons à Maisonneuve en silence ou presque. Je ne pense plus à mes fossés au bord de la route.

Je viens de lire, en tête de chapitre, « Mise en bouche ». Je suis perplexe : que veut dire l'auteur ? Nous promet-elle un délicieux apéritif ou bien est-ce une mise en garde pour la suite des événements ? Les deux, lecteur, quelques croûtons grillés au foie gras suivis de graves secousses émotionnelles.